

Allou Hamalin ou la peinture automatique

Jacques Ferron et Ginette Michaud

Volume 34, numéro 2-3, automne–hiver 1998

L'automatisme en mouvement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036113ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036113ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ferron, J. & Michaud, G. (1998). Allou Hamalin ou la peinture automatique. *Études françaises*, 34(2-3), 255–257. <https://doi.org/10.7202/036113ar>

Allou Hamalin ou la peinture automatique

JACQUES FERRON

*On retrouve dans ce fragment¹ plusieurs motifs qui seront ultérieurement déployés dans d'autres textes de l'écrivain sur l'automatisme : outre la satire qui n'est pas sans rappeler le ton de certaines caricatures de Robert La Palme (voir, par exemple, celles qui paraîtront dans *Le Canada en 1948*, reproduites dans *Refus global* et ses environs, p. 14), Ferron aborde déjà ici la prégnance de la couleur pour l'automatisme, la différence entre peinture et langage et le démemberment du corps, trait qui marquera fortement sa représentation de la figure de Borduas. Par ailleurs, l'allusion à la morgue, haut lieu de la fiction ferronienne dans *La Nuit*, souligne encore l'atmosphère « moribonde » qui est associée pour lui aux soirées automatistes et qu'il mettra bien en relief dans sa pièce, *La Mort de Monsieur Borduas*.*

GINETTE MICHAUD

I

Nos peintres de diverses dénominations, automatistes, jaunistes, rougistes, affolistes, affolantistes, sont d'accord sur un point : avant de se mettre à l'œuvre, il faut au préalable qu'ils perdent le sens. Comme des pythies, les voici sur le dos, écumant, barbouillant ; une toile, deux toiles, le métier avance vite ; quand ils reviennent à la maison, ils sont prêts à exposer.

1. Ce texte dactylographié non daté est déposé dans le Fonds Jacques-Ferron, MSS 24, boîte n° 16, chemise n° 12, 2.12. 37.

Maurice du Mauriçon, prince de la Lanterne et critique d'art, est l'interprète autorisé de leurs œuvres magiques. Ce grand homme a la patte courte ; il est fessu, lippu, joufflu à profusion ; de sa petite main grassouillette il montre son gros derrière.

— Ah ! l'esthétique ! fait-il avec extase.

II

Allou Hamalin expose à l'Œil-de-veau les dernières œuvres de son pinceau recherché ; Allou Hamelin² est une femme, ce qui ne cause aucun dommage à sa peinture.

— Vous voyez ici, me dit-elle, la représentation que d'un homme je me fis.

— Merveilleux ! Merveilleux !

J'avance et je recule devant la toile ; je m'arrête et j'admire.

— Maître, reprends-je (et ce mot à l'autre genre devient un programme) apprenez-moi, je vous prie, comment vous peignez ces merveilles.

— Je pose une touche, les yeux fermés ; une deuxième touche, puis je les ouvre. Je les ferme à nouveau, je donne encore douze coups de pinceau. Je rouvre les yeux, et dans le fouillis de couleurs qui se présente, je cherche une idée, je la trouve : c'est mon sujet. Je vois par exemple une queue. Cette queue m'oriente ; je la suis et je trouve un veau.

— Merveilleux veau ! Merveilleux veau !

Je demande.

— Allou Hamalin, êtes-vous automatiste ?

— Oui, je le suis, répond-elle fièrement.

— Vous ne craignez pas ?

— Que puis-je craindre ?

— Que je devienne automatiste et que je parle comme vous peignez.

— Vous seriez poète, monsieur, dit-elle.

Cette ingénuité me désarme. Je retiens l'aveu qu'automatiste automatiquement je lui ferais. Cet aveu n'est pas poétique ; il est même indécent... Donc l'automatisme s'avérant périlleux, je coupe court à la peinture et je dis à la charmante Allou Hamalin :

— Nos lecteurs aimeront connaître vos idées sur des choses courantes, ou plus précisément courues, comme l'amour. Que pensez-vous de l'amour ?

2. Ferron fait ici un *lapsus calami*...

— Je n'en pense rien depuis que je l'ai peint ; la toile n° 10 vous donnera mon idée sur ce sentiment.

Je cours à la toile n° 10. Maurice du Mauriçon la contemple.
— Formidable, déclare-t-il.

Je regarde : la toile est percée ; tout autour du vide, on voit une dent, un nombril, une fesse, une jambe et deux orteils.

— Expliquez-moi, je vous prie, demandé-je à Mauriçon.

Il exhibe ses petites mains, fait un petit geste. En même temps, j'aperçois son gros derrière.

— Non, non, m'écrié-je, ne dites rien : votre point de vue ne serait pas le mien.

Et je m'enfuis.

III

Mon directeur de conscience fut d'un même avis : Allou Hamalin et la peinture automatique ne conviennent pas à mon âme.

J'ai repris le chemin de la Morgue, laissant à un confrère moins délicat celui des arts. La fréquentation des cadavres nourrit mes vertus chrétiennes.